Lebenswege

Unterwegssein gehört für Musikerinnen und Musiker zum Beruf. Einerseits kommen sie physisch oft weit herum, andererseits bewegen sie sich zwischen Repertoires, Stilen, Ensembles und von einem künstlerischen Ziel zum nächsten. Wir haben einige von ihnen befragt von A wie Alexandre bis Y wie Yvonne.

Chemins de vie

La route fait partie du métier des musiciens et musiciennes. Ils et elles sont d'une part souvent en déplacement, et passent d'autre part souvent d'un répertoire, d'un style, d'un ensemble et d'un objectif artistique à un autre. Quelques-uns d'entre eux, de A comme Alexandre jusqu'à Y comme Yvonne, nous racontent leur parcours.

Alexandre Cellier : pianiste-multi-instrumentiste Photo : Bernard Landon

Alexandre Cellier : Grandvaux – les Balkans

Quels ont été durant votre vie vos principaux voyages et changements de lieu ?

Depuis mon plus jeune âge, j'ai eu la chance d'avoir des parents passionnés de voyages et de musiques. Avec mes frères Claude et Marc, ils nous ont pris sur la route des Balkans pour écouter, rencontrer et enregistrer des musiciens en Roumanie, en Bulgarie, Hongrie, etc. On peut dire que la musique traditionnelle authentique était ma seconde langue maternelle… celle-ci ne connaît ni frontières ni dictionnaires… Elle parle au cœur et fait fi des hiérarchies sociales.

Plus tard à l'adolescence, j'ai été fortement touché par les musiques brésiliennes, cubaines, colombiennes… Cette attraction naturelle m'a fait faire plusieurs voyages, sortes de pèlerinages, aux pays de la samba, bossa, salsa, cumbia, etc.

En 1991, j'ai eu la chance d'écouter les frères Coulibaly au Montreux Jazz programmés le même soir après le Mystère des Voix bulgares ! Cette musique enracinée m'a tellement pris aux tripes que j'ai dû aller écouter/voir cela de mes propres oreilles lors de plusieurs voyages au Burkina Faso.

J'ai été très marqué par l'accueil extraordinaire que j'ai reçu au pays des hommes intègres notamment à Dakoro, un village reculé proche de la frontière avec la Côte d'Ivoire ou Ali Ouattara, maître du balafon et maître forgeron, m'a reçu comme un frère. Ces rencontres ont été comme une sorte d'initiation ou de rite de passage pour moi. J'ai appris la valeur de l'essentiel : l'eau, l'écoute, la présence, le partage, la joie, la danse, l'importance de la musique dans la vie de tous les jours… Toutes ces choses simples ont pris une dimension, une valeur que je n'avais pas imaginée dans ma vie de Suisse qui n'a jamais manqué de rien. Ces réflexions ont donné naissance à un livre-CD *Les percussions du Burkina Faso*, édité chez Nouvelle Planète.

Que signifie pour vous le fait d'être sur la route ?

Le voyage permet de mieux connaître le monde mais paradoxalement de mieux se connaître soi-même. Lorsque je suis en voyage, je sors de mes habitudes, de mon cocon pour aller à la rencontre d'un autre moi-même qui n'a pas été façonné par l'entourage dans lequel j'ai grandi. Le fait de s'intéresser à une autre culture crée un questionnement et donne un éclairage différent sur ma propre culture.

Où vous sentez-vous chez vous ?

Partout où il y a une écoute et une présence.

Comment vos voyages ont-ils influencé votre musique ?

Les voyages m'ont tellement ouvert l'esprit et nourri, tant au niveau humain que musical, que la question nécessiterait des pages de réponses… Pour résumer, je dirais que les voyages et l'écoute des musiques du monde m'ont permis d'enrichir ma palette d'expressions mélodiques, harmoniques et rythmiques. Cela m'a aussi permis d'affiner le champ des possibles, d'approfondir le groove, la liberté dans l'improvisation, la confiance en moi, le sentiment d'enracinement dans ma personnalité et le sentiment de présence à l'instant présent.

Où pensez-vous encore voyager ?

J'aimerais bien retourner à Cuba ou au Brésil pour vivre et jouer avec des musiciens, mais je dois malheureusement freiner mes envies pour des raisons écologiques. Je me contente alors d'écouter de beaux enregistrements (par exemple de Richard Bona) et c'est déjà un sacré voyage !

Pouvez-vous nous parler d'une expérience de voyage particulière ?

Quand j'avais 21 ans, j'ai eu la chance d'assister à un enregistrement de Noor Jehan, une grande dame de la chanson pakistanaise, qui venait au studio de cinéma à Lahore pour le doublage d'une actrice de Bollywood. Au matin, j'ai pu observer comment elle apprenait d'oreille la mélodie très expressive et ornementée avec soin que le compositeur proposait en s'accompagnant d'un simple harmonium et d'un musicien au dholak (percussion cylindrique à deux peaux). Cette première version en trio dénudée était d'une beauté et d'une finesse incroyable et allait servir comme piste de base. Ensuite, au studio, ils ont ajouté piste après piste tout un orchestre de violons, guitare électrique, synthés, orgues et batterie avec des sonorités « modernes »… Au final on n'entendait plus qu'un immense tintamarre avec une voix perdue dans un écho presque infini.

J'ai appris là, encore une fois, la valeur de la simplicité et de l'authenticité… *Less is more.*

Alizé Oswald : Genève – la Chine

Quels ont été durant votre vie vos principaux voyages et changements de lieu ?

Grâce à la musique et principalement grâce à la Fête de la Francophonie qui a lieu un peu partout dans le monde au mois de mars, j'ai eu la chance d'aller faire des concerts en Chine, au Japon, en Arménie, en Géorgie, au Paraguay, en Argentine, au Népal, en Roumanie, au Canada, aux USA, en Angleterre, en Roumanie, en France, en Belgique, etc. Je n'aurais jamais cru que le fait d'écrire des chansons, qui plus est en français, me permette de voyager autant.

Côté « privé », j'ai eu la chance de pas mal naviguer dans de jolis endroits, mon père étant un grand amateur de voile. Quant à mon lieu de vie, je n'ai jamais quitté officiellement la Suisse romande, même si j'avais un temps un appartement à Paris où je passais beaucoup de temps pour la musique.

Que signifie pour vous le fait de voyager ? Comment vous sentez-vous dans ces moments ?

J'adore être sur la route, en tournée, avec nos équipes de musiciens et de techniciens (en famille si j'ose dire). On a l'impression, même si on part « travailler », d'être en colonie de vacances. Et puis c'est une magnifique façon de découvrir des morceaux de pays où l'on passe, car on est souvent accueillis par des locaux qui nous emmènent loin des endroits touristiques, et ça c'est assez génial. Et puis aller à la rencontre de tous ces publics différents, c'est vraiment merveilleux. Un privilège.

Je me sens chanceuse, curieuse, infatigable et parfois même plus libre (sur scène) quand je suis à l'étranger.

Où vous sentez-vous chez vous ?

Malgré tout ça, il faut avouer qu'on vit dans un pays absolument magnifique et moi qui ne pensais pas être la plus Suissesse des Suissesses, quand je pars à l'étranger je me rends compte souvent de la chance que j'ai de vivre en Suisse et je suis toujours heureuse de rentrer, de retrouver le Léman, les montagnes, les vignes dorées par le soleil.

Comment vos voyages ont-ils influencé votre musique ?

Nos chansons sont empreintes de moments de vie, et quoi de plus enrichissant et boostant que des moments de vie en voyage, en accéléré, où toutes les émotions sont amplifiées. En voyage, on est peut-être plus dans l'instant présent, et ça c'est précieux et ça ressort souvent ensuite dans les chansons.

Où pensez-vous encore voyager ?

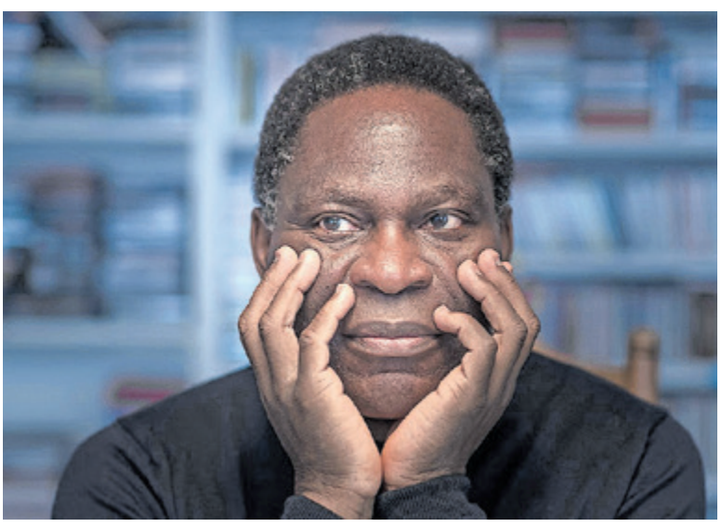
En Australie. Voilà un endroit que je ne connais pas du tout, j'aimerais beaucoup y aller. Avec un passage sur la route par l'Asie du Sud-Est, que j'aimerais aussi beaucoup découvrir.

Alizé Oswald : chanteuse du duo Aliose Photo : Niels Ackermann, LUNDI13

Pouvez-vous nous parler d'une expérience de voyage particulière ?

Je vais peut-être citer la tournée chinoise. C'était sauf erreur en 2010, c'était notre première tournée dans un pays aussi exotique, on ne savait pas du tout à quoi s'attendre, en tout cas pas à vivre une tournée de ce type. Nous avons joué devant des milliers de Chinois, dans huit villes différentes en dix jours. Nous avons parcouru la Chine du nord au sud. Il y a une fan attitude très forte là-bas (surtout vis-à-vis d'un groupe occidental), nous avions un peu l'impression d'être les Beatles par moment. C'était une expérience unique et enivrante.

Charles Uzor: Nigeria – St. Gallen



Charles Uzor: Oboist und Komponist Foto: zVg

Schildern Sie uns bitte Ihren Lebensweg, insbesondere die Ortswechsel.

- 1961: Udo, Mbaise, Südostnigeria, Flüsse und Regenwälder, nahe am Meer
- 1968: St. Gallen
- 1982/83: Rom-Bern-Zürich; liebevolle und strenge Förderer/Behinderer der Kreativität (U. Frauchiger, H. Elhorst, H. U. Lehmann); Etüdendrill und kompositorische Hypoxie, hin zum authentischen Oboenton
- 1986–90: Befreiungsschlag, Gordon Hunts Postgraduate-Klasse an der Royal Academy of Music in London; notorische Wohnungswechsel (Turnpike Lane, Belsize Road, Muswell Hill, Hammersmith, Primrose Hill, Ladbroke Grove); Reisen im Underground, in die giftgetränkten Küchen Sohos, die erstickende Langeweile Ealings oder den luftigen Hampstead Heath; nächtliche Skalen-Maratons in den spukigen Überäumen der Academy; Besuche von den Alten Meistern: Luciano Berio (Durcheinander im Kopf), Iannis Xenakis (Narbe auf der Backe), Olivier Messiaen (wandelnder Geist), Tristan Murail (parfümiert) und Hans Werner Henze (Drag-Queen)
- 1990: Hilfslehrerstelle in Gommiswald, der holde Kuhduft markiert die Ankunft bürgerlicher Existenz; Reisen durch die Hirnwindungen der Schülerinnen und Schüler
- 1993: Xinjiang, Dunhuang, Tibet, Pakistan, Karakorum – schöne Ankunft der eigenen Kinder
- 1995: Kairo, *Echnaton's Hymnos to Aton*; Rückkehr in ein anderes Afrika
- 2000: Reise nach Nigeria zum Vater
- Tourneen mit dem Ensemble La Notte, Carmina Quartett, Percussion Art Ensemble, Ensemble Quasi Fantasia, Onassis-Preis und Col-legno-Vertrag, Oper an der Expo Murten
- 2005: zum Studienabschluss Princess Annes knochige Kusshand
- Türkei, Zypern, Griechenland, Portugal, Marokko
- 2010/11: Sabatical in Kalifornien, Mexiko, Oregon, Kanada, New York, Reise nach Texas zur Mutter; - die Ziegen der Ägäis, Seferis
- 2017-21: mit den Ondes Martenot ins mythische Afrika *Nri.mimicri*; zur Muttersprache *Mothertongue* mit den Ensembles Mothertongue, KammarensembleN, Ptyx
- Reisen ins prä- und postkoloniale Afrika zu *Leopold II.exhibit*

Was bedeutet Unterwegssein für Sie?

Die Reise führt weg von sich zum anderen, oder zu sich und weg vom anderen, oder zu sich, dem anderen, oder mit dem anderen – oder einfach zu etwas anderem, sie gleicht dem Komponieren. Die glückliche Reise kennt das Ziel als Unterwegs-Sein, die unglückliche hat den Motor des Scheiterns, der Umkehr; im Labyrinth zählt das Unterwegs-Bleiben, das beckettsche «fail better».

Wo fühlen Sie sich daheim?

in St. Gallen

Wie hat Ihr Weg Ihre Musik beeinflusst?

Alles beeinflusst einen und die Musik irgendwie, mit und ohne die Bewegung.

Wohin soll es noch gehen?

Samarkand, Khorassan, Jenissei, Yunnan, die Flammenden Berge, Tibet, Japan. Afrika ist mein Wunschziel, das ich umgehe. Die grosse Freiheit in einer neuen Heimat ist es, nie zurückkehren zu müssen.

Erzählen Sie uns bitte ein besonderes Reiseerlebnis.

Auf der Seidenstrasse, die Grazie bei der Ankunft der Musik: Als das winzige Hui-Mädchen plötzlich vor mir steht und ich versuche, mit ihm in ein winziges Gespräch der Gesten zu kommen – ich sage ihr meinen Namen und zeige auf mich. Sie mustert mich sehr lange und ruft, auf sich zeigend, endlich: «Tuba!».

Enrico Lenzin: St.Gallen – Havanna

Schildern Sie uns bitte Ihren Lebensweg, insbesondere die Ortswechsel.

Ich bin sehr bürgerlich in Altstätten (Rheintal) aufgewachsen. Genau gleich wie mein Vater spielte ich Trompete in der Stadtmusik. Seit meinem vierten Lebensjahr verspürte ich jedoch den grossen Dang in mir, Schlagzeug zu spielen. Als ich dann in der KV-Lehre eigenes Geld verdienen konnte, kaufte ich mir ein Schlagzeug und übte wie besessen. Mit 21 ging ich für ein Jahr nach Wien ans American Institut of Music, wo ich sehr gute Schlagzeuglehrer und auch Studentinnen und Studenten aus aller Welt kennenlernte. Danach studierte ich sechs Jahre bei Pierre Favre in Zürich und am Konservatorium in Luzern. Bis ich 40 Jahre alt war, spielte ich in vielen Bands Funk, Blues, Jazz, Improvisation u. v. m. Mit The Dusa Orchestra war ich zum ersten Mal in ganz Europa unterwegs, vor allem auf dem Balkan. Damals erfuhr ich, dass meine Vorfahren aus Tschechien kommen. Auf einer Tour besuchten wir dann die dortige Familie. Das war ein sehr berührendes Erlebnis, und ich habe festgestellt, dass ich teilweise von Roma abstamme, was mir sehr gefällt.

Enrico Lenzin: Schlagzeuger und Alphornspieler Foto: zVg

Auch mit etwa 40 Jahren habe ich angefangen, Alphorn zu spielen. Dann wirkte ich per Zufall bei den *Grössten Schweizer Talenten* mit. (Meine Kinder haben mich dazu inspiriert.) Seit diesem Auftritt hat gewissermassen ein neues Leben angefangen, und ich habe inzwischen in 25 Ländern gespielt.

Was bedeutet Unterwegssein für Sie? Wie fühlen Sie sich dabei?

Auf Reisen fühle ich mich frei, geborgen, und ich spüre ein grosses Vertrauen in die Welt und meinen Lebensweg. Ich glaube, zu viel Besitz und Sesshaftigkeit verlangt nach immer mehr Sicherheit. Man könnte Sicherheit fast als meinen «Feind» bezeichnen.

Wo fühlen Sie sich daheim?

Ich fühle mich sehr zu Hause in Rebstein (SG) bei meiner Frau und meinen zwei Töchtern. Aber ich fühle mich auch sehr schnell verbunden mit Menschen, sei es in Havanna, Hanoi oder Guatemala. Wir Menschen sind alle gleich und haben die gleichen Sehnsüchte, Ängste und Wünsche, egal wo wir wohnen. Diese Verbundenheit berührt mich sehr, menschlich und auch musikalisch, denn irgendwie kommen alle Menschen auf ähnliche Ideen. Es gibt eine kubanische Rumba und eine serbische Rumba; in der Schweiz gibt es ein Alphorn, im Tibet das Dungchen.

Wie hat Ihr Weg Ihre Musik beeinflusst?

Ich bin gegenüber Menschen und auch der Musik viel offener geworden. In jeder Stadt erkunde ich die Musikläden. In Neu-Delhi zum Beispiel habe ich eine Shrutibox gekauft, die ich jetzt mit dem Alphorn kombiniere, in Istanbul eine Darbuka …

Wohin soll es noch gehen?

Ich habe noch sehr viel vor und spüre auch, dass jetzt bald wieder sehr viel möglich ist. Es gibt in Europa noch viele Länder, die ich nicht kenne, in Japan würde ich auch sehr gerne auftreten … Ich bleibe einfach offen, konzentriere mich auf die Musik, und alles andere passiert von alleine.

Erzählen Sie uns bitte ein besonderes Reiseerlebnis.

In der Residenz in Havanna wurde ich sehr herzlich empfangen. Der Mann der Hotelbesitzerin war ein professioneller Salsa-Tänzer. Er rief sofort viele Musiker an, und schon am ersten Morgen nach dem Frühstück spielten sie Congas, Maracas, machten eine Tanzchoreo und ich blies dazu Alphorn.

Fritz Dünner: Hirzenbach – Mallorca

Schildern Sie uns bitte Ihren Lebensweg, insbesondere die Ortswechsel.

In Zürich Hirzenbach aufgewachsen. Mit zehn Jahren konnte ich in den Klarinetten-Unterricht bei Kurt Hotz in der Stadtjugendmusik Zürich. Als Zwölfjähriger durfte ich meinen ersten Auftritt zusammen mit meinem Vater (Fritz Dünner senior, auch Klarinettist) und den Seebuebe Uttwil bestreiten. Mit vierzehn Jahren konnte ich die erste Schallplattenaufnahme bei «Helvetia» zusammen mit Walter Grob, Akkordeon, Föns Lustenberger, Klavier, und Sepp Bürkli, Bass, aufnehmen (Junge Talente stellen sich vor). Mit sechzehn Gründung der Kapelle Dünner-Nauer mit Franz Nauer, Akkordeon, Nelly Leuzinger, Klavier, Sepp Bürkli, Bass. Es folgten unzählige Aufnahmen und Auftritte. Im Laufe der Zeit gab es am Klavier und Bass einige Wechsel, so waren Edwin Burri, Albert Stöckli und Reto Kamer am Klavier und Ueli Mooser am Bass.

Ich war in der ganzen Schweiz unterwegs und auch im Ausland. Bei einem Auftritt im Restaurant Biberegg Rothenthurm lernte ich meine Frau Hildegard aus Rothenthurm kennen. Als ich mich nach der Lehre als Klavierbauer und -stimmer und nach weiteren Berufsjahren selbständig machte, zogen wir von

Fritz Dünner: Klarinettist, Volksmusik-Komponist und Klavierstimmer

Foto: Thorsten Gronau

Zürich nach Rothenthurm um, wo ich zusammen mit meiner Frau das Pianohaus Fritz Dünner dreissig Jahre betrieb. Es war immer unser Wunsch, einmal im Ausland zu leben und zu arbeiten. Zuerst war Australien im Fokus, dann Italien, bis wir Mallorca entdeckten und nach einigen Ferienaufenthalten ein Haus kaufen konnten. 2010 war es dann soweit, dass wir nach Mallorca umzogen.

Was bedeutet Unterwegssein für Sie?

Früher bereisten wir gerne fremde Länder, entweder um Ferien zu machen oder Musik. Ich freute mich, andere Kulturen, Menschen und Länder kennenzulernen. Seit wir auf Mallorca leben, sind wir nur noch ab und zu in die Schweiz geflogen, um unsere Kinder und Verwandtschaft zu besuchen. In den verschiedenen Ländern habe ich mich auch immer für die Musik interessiert, und dies floss bestimmt auch in meine Kompositionen ein.

Wo fühlen Sie sich daheim?

Ganz klar hier auf Mallorca. Hier fühlen wir uns wohl, haben unseren Freundeskreis, und das Leben ist um einiges entspannter. Als Klavierstimmer komme ich mit vielen Leuten aus allen Ländern und natürlich mit den Einheimischen in Kontakt.

Wie hat Ihr Weg Ihre Musik beeinflusst?

Insbesondere die Kontakte mit vielen Musikern aus verschiedenen Regionen und Musikrichtungen haben meine Musik beeinflusst. Ich hatte das Glück, mit vielen Ländlermusikern, aber auch Klassikern oder Rock/Pop-Musikern und Jazzern zu spielen, da bleibt natürlich immer etwas hängen.

Wohin soll es noch gehen?

Da wir unser Glück hier gefunden haben und früher viel gereist sind, werden wir wahrscheinlich keine grossen Reisen mehr unternehmen.

Erzählen Sie uns bitte ein besonderes Reiseerlebnis.

Als wir in Australien in einem Schweizer Restaurant auf der Terrasse sassen, lief nach kurzer Zeit ein Stückli von mir über die Lautsprecheranlage. Dies hat mich natürlich sehr gefreut.

Hans Wettstein: Zürich – Indien

Schildern Sie uns bitte Ihren Lebensweg, insbesondere die Ortswechsel.

In den Achtzigerjahren war ich als Rucksackreisender mit meiner Gitarre unterwegs durch Indien. Nach einer Weile hatte ich aber genug von der Umher-Reiserei und wollte länger an einem Ort bleiben, etwas machen, etwas lernen. Und eins hatte ich immer im Kopf: Ich will unbedingt das Instrument Sitar lernen. Ich dachte aber auch, das sei wohl zu schwierig. Dann kam ich nach Varanasi in Nordindien, das war 1983, ich war 22. Auf dem Postoffice sprach mich ein Inder an. Als ich sagte, ich wolle gern Sitar lernen, fand er «no problem» und führte mich in eine Sitarfabrik. Dort kaufte ich ein Instrument, er vermittelte mir einen Sitarlehrer und ich konnte sogar in einem Zimmer in der Fabrik wohnen. Ich blieb fünf Wochen und begann zu lernen. Natürlich fand ich dann heraus, dass dies nicht die beste Sitar war, auch nicht der beste Lehrer. Aber diese Art Musik sagte mir enorm zu. Ich reiste also später ein zweites Mal nach Varanasi, fand einen besseren Lehrer, ein besseres Instrument. Ich fand eine Gemeinschaft von Ausländern, die dort waren, um Musik zu studieren oder Tanz, Sanskrit, Indologie, die Indien auf eine seriöse Art kennenlernen wollten. Ich entdeckte, welch tolle Musik die indische klassische Musik ist, über die man im Westen auch heute fast nichts weiss. Ravi Shankar hat sie ja ein bisschen bekannt gemacht bei uns, aber er musste dann immer sagen, wie schwierig diese Musik sei. Daher dachte ich am Anfang, das könne man gar nicht lernen. Er sagte das aber, um zu zeigen, dass es eben auch indische klassische Musik gibt, nicht nur westliche. Schwierig ist ja relativ, man muss einfach lang genug dran sein.

Ich konnte mein Leben dann so einrichten, dass ich immer die sechs Sommermonate in der Schweiz in einem Reisebüro arbeitete und die sechs Wintermonate in Indien Musik lernte. Nach einigen Jahren fand ich aber, ich sei ja nirgends richtig zu Hause, und blieb nun jeweils acht Monate in Asien. Ich studierte bei namhaften Lehrern: Sitar bei Ram Chakravarty und Dhrupad-Gesang bei Ritwik Sanyal, beides Professoren an der Benares Hindu University. Mein Studium finanzierte ich durch Workshops für Reisende in Varanasi. Ich hatte Erbarmen mit den Touristen, die dort hinkamen und nur geschockt waren von Lärm und Dreck, aber keinen tieferen Einblick fanden in die Kultur. Insgesamt wurden es zwölf Jahre, in denen ich hin und her reiste. Danach kam ich zurück in die Schweiz, wo ich selber Reiseveranstalter wurde und Insight-Reisen gegründet habe. Ich gebe weiterhin Unterricht und Konzerte in dieser Musik. In meinem Reisebüro habe ich einen Raum, in den ich mich zurückziehen kann zum Spielen, in dem ich unterrichte, wo ich mit anderen Musikern zusammenspiele. Das ist ein wichtiger Teil meines Lebens.

Was bedeutet Unterwegssein für Sie?

Für mich war es immer wichtig, neue Kulturen kennenzulernen – und das ist mir ja jetzt beruflich auch geblieben. Eben jetzt komme ich zurück von einer Reise, wieder nach Varanasi, aber auch Rajasthan und Kerala. Das Reisen ist für mich ein fester Bestandteil des Lebens, wenn ich nicht reisen kann, bin ich unglücklich.

Wo fühlen Sie sich daheim?

Das ist schwer zu sagen, wenn man so weit umhergereist ist und diese Abwechslung auch braucht. Ich fühle mich in Indien daheim, aber auch hier in Zürich. Ich finde es wichtig, dass man immer wieder wegkommt, aus dem

Hans Wettstein: Sitarspieler und Reiseveranstalter

Foto: zVg

eigenen Rhythmus heraus wieder etwas Neues kennenlernt. Es gibt einem eine andere Optik, eine andere Sicht auf das Leben.

Wie hat Ihr Weg Ihre Musik beeinflusst?

Ein Leben mit Musik hat viele Ups und Downs, die klassische indische Musik hat ja einen so hohen Anspruch. Wichtig ist, dass man dabeibleibt. Für mich ist sie ein Teil des Lebens geworden. Wo immer ich hinreise, nicht nur nach Indien, habe ich immer eine Reisesitar dabei. Vor der Corona-Krise war ich in Japan und habe dort Japaner kennengelernt, die sich auch seit vielen Jahren mit indischer Musik beschäftigen. Wir konnten sogar zusammen ein Konzert spielen in einem Zen-Tempel.

Wohin soll es noch gehen?

Als ich als Rucksacktourist losging, wollte ich eigentlich die ganz Welt bereisen, aber ich kam dann vor allem bis Indien und den Himalaya. Es sind schon vor allem asiatische Länder, die mich anziehen.

Erzählen Sie uns bitte ein besonders typisches Reiseerlebnis.

Wenn man die entsprechende Ausbildung hat, kann man in der indischen klassischen Musik zusammenspielen, ohne vorher gross zu proben. Auf der Reise nach Indien, von der ich gerade zurückkomme, war ich auch in Kerala im Ayurveda-Zentrum eines indischen Freundes und Ayurveda-Arztes. Er wollte zum Abschied ein Konzert organisieren und lud drei Perkussionisten ein. Wir hatten gar keine Zeit, uns vorher abzusprechen oder etwas einzustudieren, es ging direkt auf die Bühne. Die haben sich vermutlich gefragt, was ist das für einer, kann der überhaupt spielen? Aber mit der reichen Erfahrung, die zu dieser Musik gehört, kann man sofort zusammen etwas entstehen lassen.

Junior Tshaka : Neuchâtel – Ouagadougou

Quels ont été durant votre vie vos principaux voyages et changements de lieu ?

J'ai grandi dans la région de Neuchâtel et j'ai peu voyagé pendant mon enfance. Par la suite, l'envie de découvrir l'Afrique et ses cultures m'a pris et je suis parti « guitare au dos » au Sénégal en 2002. J'avais un peu plus de 20 ans.

C'est la naissance d'une relation très forte avec cette région et ses habitants. J'y retourne régulièrement, autant pour ma musique que pour revoir mes amis de là-bas. J'ai aussi eu l'occasion d'y jouer à plusieurs reprises. Des moments inoubliables.

Junior Tshaka : chanteur de reggae YouTube

Sinon, ma musique m'a fait voyager dans plus de 25 pays différents (dont la Chine, le Brésil, l'Uruguay, l'Iran, l'Algérie, Le Burkina Faso…) ces 15 dernières années et ça a été pour moi un enrichissement exceptionnel !

Dans le cadre privé, je voyage aussi pour aller découvrir des cultures et coutumes différentes. Ça m'inspire et nourrit mon ouverture sur le monde et mon respect des différences.

Que signifie pour vous le fait d'être sur la route ? Comment vous sentez-vous dans ces moments ? Les voyages ont-ils aussi pour vous une signification symbolique ?

C'est un vrai sentiment de liberté et de reconnaissance de mon travail. J'adore cette sensation d'aller présenter mon art à des gens qui vivent dans une autre culture, avec un autre vécu et une autre actualité. Ça montre aussi la force de la musique qui peut nous rassembler malgré toutes nos différences. Ces moments de concerts sont intenses. J'aime aussi les moments sur la route, en groupe, à découvrir des paysages, des traditions, à laisser mon cerveau s'enrichir de nouveautés et de surprises.

Pour moi le voyage symbolise une richesse, une vraie richesse. Encore plus lorsqu'on est en dehors des réseaux touristiques, chaque rencontre apporte quelque chose de fort, de concret, de réel. Ça m'apporte une connaissance et une compréhension du monde dans lequel je vis. C'est vraiment devenu quelque chose de très important pour moi. Je rêve d'un jour où on pourra voyager et se rencontrer en faisant moins de dégâts écologiques car, je l'avoue, cette notion me pose quelques problèmes actuellement…

Où vous sentez-vous chez vous ?

Je ressens très peu le fait d'appartenir à un pays ou à une région. Je me sens bien dans mon petit chez-moi, avec ma famille ou mes proches. Géographiquement, je peux me sentir chez moi sur un autre continent, ça m'est arrivé au Sénégal.

Mais pour répondre à la question, je crois que je me sens chez moi quand je suis bien dans ma tête, où que je sois.

Comment vos voyages ont-ils influencé votre musique ?

J'ai collaboré avec de nombreux artistes, surtout au Sénégal. Leur approche de la musique m'a énormément aidé à protéger la sincérité dans ce que je crée. La musique africaine a des racines puissantes et j'ai beaucoup d'amour et de respect pour elle. La kora (instrument sénégalais) est devenue l'instrument qui me touche le plus, j'en ai intégré sur plusieurs de mes chansons. J'ai des invités internationaux sur tous mes albums, ça apporte beaucoup à ma musique et ces rencontres et échanges me font réellement vibrer. Sur mon dernier album, j'ai enregistré le morceau *Les Montagnes chantent* avec des bergers tunisiens, sur place, dans leur univers avec leurs instruments traditionnels. Toutes ces expériences sont inestimables.

Où pensez-vous encore voyager ?

Je ne fais pas de prévisions car la vie m'a amené, à de nombreuses reprises, dans des endroits que je n'aurais jamais pensé visiter. Par contre, il faudra quand même que je comble une lacune… je ne suis encore jamais allé en Jamaïque alors que ma musique est un fruit de ce pays. J'ai tellement bougé à gauche et à droite que je n'ai pas encore eu l'occasion d'aller faire ce « pèlerinage ». J'ai encore un peu de temps !

Pouvez-vous nous parler d'une expérience de voyage particulière ?

J'en ai tellement ! Mais s'il faut en choisir une, je parlerais d'un concert à Ouagadougou. On y était avec plusieurs artistes suisses sous l'impulsion de la Compagnie Zappar (projet *Une Chanson pour l'éducation*, cf. *RMS* 6/17) pour vivre des moments d'échanges avec des artistes burkinabés autour du thème de l'éducation. Lors d'un concert devant un nombreux public local, j'ai chanté ma chanson *Africa no cry* qui parle de mon amour pour ce continent et mon envie de le voir à la place qu'il mérite sur l'échiquier mondial. Je la chantais dans mon répertoire ici aussi, mais, sur sol africain, elle a pris une nouvelle dimension. L'ambiance était électrique et le public s'est mis à crier en entendant mon engagement et mes allusions à Thomas Sankara ou à la Françafrique. J'étais « adopté ». On ne faisait plus qu'un. La musique permet ça, c'est super puissant et profond. J'écoute l'enregistrement de temps en temps, j'en ai encore des frissons. D'ailleurs, j'ai décidé de ne plus chanter cette chanson, comme si je l'avais laissée là-bas, sur sol africain, en cadeau de remerciement et de fraternité.

Mojca Gal: Barockgeigerin und Spezialistin für historischen Tanz

Foto: Alessandro Gomez

Mojca Gal: Slowenien – Basel

Schildern Sie uns bitte Ihren Lebensweg, insbesondere die Ortswechsel.

Ein erster selbständiger Umzug führte mich von einer kleinen Stadt im Westen Sloweniens in die Hauptstadt Ljubljana, wo ich Violine studieren wollte. Vier Jahre später kaufte ich das Zugticket nach Bern, um am Aufnahmeverfahren an die dortige Musikhochschule teilzunehmen, was meine Eltern nicht sonderlich freute. Doch als ich einen Studienplatz bekam, wurde auch meiner Familie klar, wie ernst ich es mit dem Auswandern meinte. So zog ich um in die Schweiz: zuerst nach Bern, später nach Basel, wo ich mich in Alter Musik spezialisierte. Die ersten Jahre waren nicht einfach, da ich mich irgendwie selber durchschlagen musste. Aber ich fühlte mich frei, konnte mich künstlerisch entwickeln, und das machte mich glücklich.

Was bedeutet Unterwegssein für Sie? Wo fühlen Sie sich daheim?

Ich nehme mich als Künstler-Nomadin wahr: ständig unterwegs, kurz- oder langfristig. Zuhause bin ich, wo es mir gut geht. Ansonsten hätte ich ein ständiges Gefühl der Heimatlosigkeit. Im Ausland bleibt man für immer Ausländer, unabhängig von der Anzahl Jahre, die man dort schon verbracht hat. Dieselben Jahre verursachen aber auch einen Abstand zum Herkunftsland, sodass man sich in der Heimat immer mehr wie ein Gast vorkommt. Das mag etwas traurig klingen, gleichzeitig macht es einen aber unabhängiger. Es fällt mir leichter, mit Änderungen umzugehen. Ich wähle meinen Wohnort, wo ich kreativ sein kann. Momentan ist das Basel mit seinem Zentrum für Alte Musik und grosser kultureller Vielfalt.

Hat Reisen auch eine übertragene Bedeutung für Sie?

Mein Beruf (Alte Musik und Ballett des 18. Jahrhunderts) macht auch eine andere Art Reisen zum Alltag: nämlich das Zeitreisen, zumindest auf der künstlerisch-symbolischen Ebene. Stunden verbringe ich mit Musik, Choreografien, Partituren, Schriften aus vergangenen Zeiten, dem 17. und 18. Jahrhundert insbesondere, um damalige Kunst besser zu verstehen und aufführen zu können. Tanz und Theater versetzen einen (als Performer oder Zuschauer) noch stärker als Musik in eine Fantasiewelt. Diese Art Reisen macht fast süchtig, und sie fehlte mir in den letzten zwei Jahren am meisten.

Wie hat Ihr Weg Ihre Musik beeinflusst?

Das Auswandern in die Schweiz gab meinem Beruf eine neue Richtung. In Slowenien gab es niemanden, der mir historisch informierte Aufführungspraxis oder Barockvioline hätte beibringen können. Diese Möglichkeit bekam ich erst in Bern.

Wohin soll es noch gehen?

Einen Plan habe ich nie gehabt. Die Studienreise verlängerte sich spontan von drei auf fünf Jahre, mittlerweile bin ich aber schon wesentlich länger in der Schweiz. Unser Musikensemble Ad Fontes feierte 2020 das zehnjährige Jubiläum. Das Ensemble und unsere kleine Basler Konzertreihe Horizonte sowie die Arbeit mit anderen Schweizer Formationen halten mich momentan in Basel. Vielleicht geht es eines Tages weiter, wenn das beruflich Sinn macht.

Wie reisen Sie?

Vor der Pandemie waren meine Reisegewohnheiten fast grenzwertig. Diese Woche in London, nächste in Madrid, übernächste in Amsterdam. Einmal für Proben, dann für Aufführungen oder Weiterbildung. Bis drei Stunden Zug war eine eher kurze Reise zur Arbeit, und am selben Tag zurück. Doch nach der Pause der letzten Monate nehme ich auch diese Berufsreisen anders wahr: Sie sind nicht mehr nur Gewohnheit, sondern Erlebnis. Ich vermeide das Fliegen und bewundere lieber den Landschaftswechsel aus dem Zug. An Konzertorten versuche ich, zumindest einen Spaziergang durch die Stadt zu machen und deren Atmosphäre wahrzunehmen. Jede Stadt hat ihren Groove, und der Klang der Sprache macht sie ganz besonders. Gleichzeitig relativiert das Reisen den Blick auf die Welt. Menschen sind überall Menschen, mit ihren kleinen und grossen Sorgen, kleinen und grossen Freuden.

Moritz Weber: Zürich – die Weltmeere

Schildern Sie uns bitte Ihren Lebensweg, insbesondere die Ortswechsel.

Nach meinem Lehrdiplom Klavier an der Musikhochschule Winterthur-Zürich (heute ZHdK) ging ich fürs Konzertexamen und ein anschliessendes Aufbaustudium nach München (Hochschule für Musik und Theater). Diese Stadt und ihr reiches Kulturangebot haben mir sehr gut gefallen, deshalb bin ich auch nach dem Studium und insgesamt fast sieben Jahre dort geblieben, habe konzertiert und unterrichtet.

Nach meiner Rückkehr nach Zürich begann ich, einmal pro Jahr jeweils für ein paar Wochen als Ozeanpianist auf Kreuzfahrtschiffen die ganze Welt zu bereisen. Diese Engagements haben mich auf alle Kontinente der Erde geführt, von der Antarktis über die Südsee und Neuseeland bis nach Afrika und den Amerikas, von den europäischen Meeren über den Atlantik bis zum Oberlauf des Amazonas.

Moritz Weber: (Ozean-)Pianist und Kulturpublizist

Foto: zVg

An Land studierte ich zusätzlich zu meiner Tätigkeit als Pianist und Klavierlehrer Kulturpublizistik an der ZHdK und schloss 2011 mit dem Master ab. Kurz darauf begann ich, als Musikjournalist für die NZZ und für SRF2 Kultur zu arbeiten, was zusätzlich zu den Schiffsreisen weitere Reisen zu bedeutenden nationalen und internationalen Kulturveranstaltungen mit sich brachte. Besonders eindrücklich waren da etwa die Eröffnung der Elbphilharmonie in Hamburg 2017 oder mehrere Reisen an die Bayreuther und Salzburger Festspiele oder ans Opernfestival in Aix-en-Provence.

Was bedeutet Unterwegssein für Sie? Wie fühlen Sie sich dabei?

Reisen ist sehr wichtig für mich: Ich entdecke gerne neue Destinationen, lerne gerne Menschen aus anderen Ländern und Kulturen und deren Gepflogenheiten kennen; ich bin auch immer neugierig, wie anderswo gelebt, gegessen, gesprochen und musiziert wird, bin an Naturschönheiten und Kunstwerken gleichermassen interessiert. Ich liebe es, die Sprache meines Reiseziels um mich zu haben und überall zu hören und zu lesen.

Wo fühlen Sie sich daheim?

In meiner Wohnung in Zürich oder in unserer Ferienwohnung in den Schweizer Bergen.

Hat Ihr Weg Ihre Musik beeinflusst?

Da ich selbst keine Musik schreibe, eigentlich nicht, abgesehen von Repertoireerweiterungen, die auf das Reiseland abgestimmt waren.

Wohin soll es noch gehen?

Kanada und Alaska würden mich interessieren, oder Indien und China. Aber auch Länder, die ich bereits bereist habe und die mir besonders gefallen haben, würde ich gerne wieder besuchen, z. B. Australien, Neuseeland, Indonesien, und auf jeden Fall auch wieder mal den Amazonas hinauf- und hinunterfahren mit dem Schiff.

Erzählen Sie uns bitte ein besonderes Reiseerlebnis.

Da gäbe es diverse Erlebnisse. Etwas ganz Besonderes aber war für mich jenes Engagement auf dem Kreuzfahrtschiff MS Europa Anfang 2019: Während fünf Wochen war ich damals als Ozeanpianist an Bord, und die Reise ging quer über den ganzen Südpazifik von Valparaiso (Chile) bis nach Auckland (Neuseeland). Wir haben weit abgelegene Inseln besucht wie die Robinson-Crusoe-Insel, die Osterinsel, Pitcairn (wo die Meuterer der Bounty sich einst versteckt hatten), die Marquesas, Französisch-Polynesien und noch ein paar andere Inselgruppen.

Sehr speziell und spektakulär waren nicht nur die Inseln, sondern auch die Zeit zwischen den Landgängen: Zum Teil waren wir vier Tage am Stück auf See – nur Wasser, ohne Land zu sehen, denn diese Inseln und Inselgruppen sind ja weit verstreut. Man spürte so die unglaubliche Weite des Pazifiks.

Abends gab es sehr oft spektakuläre Sonnenuntergänge zu erleben, der Himmel leuchtete in allen erdenklichen Farben und spiegelte sich im Meer. Wenn ich dann Klavier spielte an Bord, schien das Abendlicht auch ins Atrium des Schiffes hinein, unter anderem direkt zum Flügel, der in der Mitte dieses sehr hohen Raumes und damit im Zentrum des Schiffes platziert war. Der ganze Raum erhellte sich und die Sonne schien mir ins Gesicht. Ich spielte dann also im pazifischen Abendlicht, sanft schaukelnd auf den Wellen, schöne Klaviermusik. Das sind einmalige Momente.

Patricia Draeger: Zug – Kairo

Schildern Sie uns bitte Ihren Lebensweg, insbesondere die Ortswechsel.

Die ersten grossen Reisen waren für mich die Reisen nach West-Berlin. Mein Vater war Berliner, meine Mutter ist Schweizerin. Beide haben in Trossingen Akkordeon studiert. Von meinen Eltern habe ich auch das Akkordeonspiel erlernt. Wir sind oft zur Verwandtschaft in Berlin gereist. Im Osten blieb der Zug dann oft stundenlang auf der Strecke stehen, während es mucksmäuschenstill war unter den Reisenden. Auch sah ich als Kind die Berliner Mauer mit all den Hochständen und den Kränzen davor.

Gelebt habe ich aber im Kanton Zug und jetzt im Kanton Luzern. Ich habe in Winterthur Querflöte studiert und danach das Konzertreifediplom in zeitgenössischer Musik in Biel gemacht. Während dieser Zeit konnte ich einen Studienaustausch mit einer Flötistin aus Amsterdam machen. Da war ich zum

Patricia Draeger: Akkordeonistin und Komponistin mit Yamen Abdallah und Amr Darwish Foto: You Tube

ersten Mal für längere Zeit weg. Ich war in Hilversum bei Ann la Berge und belegte auch Fächer wie Jazzpiano oder Komposition. Später machte ich viel Theatermusik und wurde bald von Hans Kennel in seine Alpine experience aufgenommen. Hier kam ich in Berührung mit sogenannter «neuer Volksmusik», angereichert mit Jazzelementen. Mit diesem tollen Ensemble reisten wir bis nach Australien. Zusammen mit Albin Brun, einem Weggefährten, mit dem ich nun seit über 15 Jahren musiziere, spiele ich in La Grischa mit Corin Curschellas oder in Kazalpin, einem Austauschprojekt mit drei belarussischen Sängerinnen. Zehn Jahre lang traten wir damit in der Schweiz und in Belarus auf.

Was bedeutet Unterwegssein für Sie? Wie fühlen Sie sich dabei?

Reisen bringt Inspiration. Ich war schon immer sehr neugierig, was andere Kulturen betrifft. Auch wollte ich schon als Kind immer alle Musikinstrumente ausprobieren. Somit kam ich zum Leidwesen meiner Familie von Reisen immer mit einem neuen Instrument nach Hause. Wenn ich heute länger unterwegs gewesen bin, habe ich sehr viele Ideen; ich bin voller Bilder, die mein Spiel beeinflussen, und habe auch Lust, Neues auszuprobieren. Wahrscheinlich ist Reisen vor allem ein Gefühl, das sich auf mich überträgt, ein Gefühl der Freiheit und Dankbarkeit. Ja, Reisen hat etwas Metaphysisches für mich.

Wo fühlen Sie sich daheim?

Im Moment fühle ich mich hier daheim. Es hat bestimmt auch mit den Menschen zu tun, die mich umgeben. Nach den vielen Reisen nach Russland und vor allem Ägypten in den letzten vier Jahren geniesse ich die Ruhe und besinne mich wieder auf meine Wurzeln. Dies ist wohltuend. Die Pandemie hat in gewisser Weise dazu beigetragen.

Ich habe mit meinen Musikerkollegen wieder angefangen, regelmässig zu proben, und das ist toll. Man spricht vom Gleichen und in der gleichen Sprache. Das ist auch ein Stück Heimat. Ich musste in den letzten Jahren sehr viel Englisch und Französisch sprechen, was anstrengend werden kann.

Aber als ich im Künstleratelier in Ägypten war und mit vielen Künstlern zusammenkam, fühlte ich mich nach einer gewissen Zeit auch dort zu Hause. Die Musik oder, besser gesagt, durch Musik und Kunst mit anderen verbunden zu sein, gibt einem auch in der Fremde das Gefühl, ein Zuhause zu haben.

Wie hat Ihr Weg Ihre Musik beeinflusst?

Ich denke, jede Reise hat einen Einfluss auf Menschen. Besonders, wenn man den Kontakt sucht. Das habe ich immer gemacht, ich wollte mehr über die Menschen erfahren, wie sie leben und denken, was ihre Sorgen sind und natürlich wie ihre Musik klingt. Dinge aus einer anderen Perspektive zu sehen, hat mich sehr stark geprägt.

Beim Musikmachen mit anderen Kulturen habe ich immer versucht, sehr respektvoll mit deren Musik umzugehen. Wichtig ist, zuerst den Menschen zuzuhören, denn sie sind stolz auf ihre Musik, es ist ein Teil ihrer Identität, es ist Heimat, Sehnsucht, Liebe. Wenn ich im musikalischen Austausch irgendwelche Ideen hatte, habe ich immer gefragt, ob dies oder jenes passend sei, und habe mich auch gerne belehren lassen. Oft waren die Musiker aber begeistert und offen für Neues.

Insbesondere ist mir der musikalische Austausch gelungen, als ich drei Monate in Kairo im Künstleratelier der Städtekonferenz Kultur weilen durfte.

Dieser Aufenthalt hat mich wohl am meisten geprägt, und daraus ist das wunderbare Ala Fekra-Projekt entstanden. Zwei Musiker, mit denen ich dort spielen durfte, haben es mir besonders angetan: der Geiger Amr Darwish und der Qanounspieler Yamen Abdallah. Ihre Art zu musizieren und die Vierteltönigkeit haben mich unglaublich fasziniert. Trotz starker Verbundenheit mit der Tradition waren sie unglaublich interessiert an Neuem. Schliesslich schrieben wir zusammen Musik, oder sie spielten mir Ideen vor und ich arrangierte dann die Stücke. Nach einer Weile lud ich meinen Kollegen Albin Brun zum Mitspielen ein, später kamen André Pousaz am Kontrabass und Sämi Baur an der Perkussion dazu.

Aber auch die Reisen nach Russland haben mich beeinflusst. Mein Mann ist geborener Ukrainer, in Moskau aufgewachsen. Er ist auch Akkordeonist. Einmal nahm er mich mit in einen grossen öffentlichen Park in Moskau. Dort sangen an verschiedenen Orten Ansammlungen von Menschen russische Volkslieder. Da sie mindestens vierstimmig sangen, fragte ich meinen Mann, ob dies ein fester Chor sei. Er sagte nein, es seien einfach Menschen, die zusammen Volkslieder sängen, und jeder fände seine eigene Stimme. Es klang wunderbar, ein Paar kam in einer Tracht, ein Mann spielte Garmoschka (russisches Akkordeon), einer spielte mit Löffeln, wie wir es in der Schweiz kennen, es gab Rundtänze und traurige Lieder. Ich merkte, dass wir doch einige Gemeinsamkeiten haben, musste aber auch feststellen, dass wir in der Schweiz nicht mehr so stark verwurzelt sind in unserer Volksmusik. In Russland kennen die meisten Menschen unendlich viele Strophen von einem Volkslied, in Ägypten kennen alle die Musik von Oum Kalthoum und singen mit, wenn sie sie hören.

Wohin soll es noch gehen?

Im Moment ist Reisen ja aus Gründen wie Pandemie oder Klimawandel nicht unbedingt angesagt, und ich überlege mir künftig sehr genau, wohin und wie oft ich noch Flugreisen unternehmen werde.

Erzählen Sie uns bitte ein besonderes Reiseerlebnis.

Ich habe an jedem Ort irgendetwas Besonderes erlebt. Als wir mit dem Tien-Shan-Schweiz-Express, einem grossen Musikprojekt, in Kirgistan in einer Jurte empfangen wurden, hiess das Schafsfett und Pferdemilch probieren. Es wäre eine Beleidigung gewesen, das nicht zu tun. Es war allerdings schrecklich für unsere Gaumen, einzig Wodka half uns über diesen ungewohnt grauenvollen Geschmack hinweg. Auf der gleichen Reise ging dem Bus der Sprit aus. Weit und breit kein Benzin. Da fuhr man raus aufs Land und zapfte die Pipeline an.

Philippe Savoy : Fribourg – la Palestine

Philippe Savoy : chef de chœur, directeur du site Fribourg de l'HEMU Photo : DR

Quels ont été durant votre vie vos principaux voyages et changements de lieu ?

Si j'ai assez peu voyagé à titre privé, la musique m'a amené sur tous les continents (tournée avec l'orchestre du Festival de Verbier en Asie : Chine, Japon, Corée et Australie ; récitals avec piano en Colombie et Argentine ; concerts avec chœur au Brésil, au Maroc ; congrès mondial du saxophone au Canada). Plus près de nous, la France, l'Allemagne, l'Italie et la Palestine ont également fait partie des destinations régulières où j'ai eu l'occasion de diriger des chœurs ou de jouer du saxophone.

Que signifie pour vous le fait d'être sur la route ?

La découverte et la rencontre sont les deux termes qui me viennent spontanément à l'esprit. Découvertes culturelles et rencontres humaines. Pour ce qui est de la rencontre humaine, il n'est cependant pas nécessaire de voyager pour la vivre régulièrement. Lors des voyages, je me sens oxygéné par de nouveaux espaces artistiques et humains. Plus symboliquement, le voyage augmente une dynamique présente dans le lieu de vie quotidien.

Où vous sentez-vous chez vous ?

Chez moi, dans le canton de Fribourg. Si j'aime voyager, je sens que mes racines sont très profondément ancrées en Suisse.

Comment vos voyages ont-ils influencé votre musique ?

Ce ne sont pas tant les voyages que les personnes que j'ai rencontrées qui ont influencé ma musique. Elles m'ont confirmé la nécessité de l'exigence comme du lâcher-prise. Le besoin d'adaptation aux situations imprévues. Dans tous les cas, la joie de partager des vibrations, peu importe le lieu où elles sont émises.

Où pensez-vous encore voyager ?

Je retournerai certainement un jour en Palestine. Sinon, je ne cherche pas absolument à voyager, me laissant plutôt guider par les opportunités qui se présentent ou non à moi. Avec le Chœur St-Michel, nous avons prévu des échanges avec nos pays limitrophes (France, Italie, Autriche, Allemagne).

Pouvez-vous nous parler d'une expérience de voyage particulière ?

Les deux voyages que j'ai réalisés en Palestine avec le Chœur St-Michel restent parmi les expériences les plus fortes de ma vie de musicien. En 2013, nous avons partagé la scène avec les jeunes du conservatoire national Edward Saïd et interprété des extraits de *Carmen*. Le tout a donné naissance à un documentaire du regretté Francis Reusser : *La Terre Promise*. En 2018, c'est avec l'orchestre d'Al Kamandjati (et le fabuleux violoniste Ramzi Aburedwan) que nous avons interprété la Neuvième symphonie de Beethoven. Diriger ce chef d'œuvre et le conclure par l'*Hymne à la joie* à Jérusalem, Bethléem, Ramallah et Naplouse avec des musiciens et musiciennes palestiniens, américains et européens reste un moment qui tient du rêve. Pas un rêve de carrière, mais un paroxysme de bonheur né de la rencontre avec ces êtres uniques, si différents, amateurs et professionnels réunis grâce à « quelques » notes de musique, cette langue définitivement universelle. C'était là le voyage rêvé !

Saadet Türköz: Istanbul – Zürich

Schildern Sie uns bitte Ihren Lebensweg, insbesondere die Ortswechsel.

Geboren bin ich 1961 in Istanbul als mittleres von sieben Kindern. Meine Familie lebte vorher in Pakistan/Indien, nachdem sie vor den Chinesen aus Ostturkestan geflüchtete war. Mein Vater hatte einen Laden im berühmten Bazar Kapali Çarşi, in dem wir selbstgenähte Lederjacken für Hippies verkauften: meine erste Berührung mit anderen Kontinenten. Ich liebte es, nach der Schule dort zu sitzen und mit diesen Reisenden Tee zu trinken. Sie weckten in mir die Lust aufs Reisen. In den Siebzigerjahren ging meine älteste Schwester in die Schweiz. Ich besuchte sie und fand später eine Stelle in einem Altersheim in Romanshorn. Von dort zog ich nach St. Gallen, um ein Praktikum in einer geriatrischen Klinik zu machen. Ich bewegte mich in Kreisen mit Interesse für Musik und Kunst. Irgendwann fand ich die Ostschweiz zu eng, zog nach Zürich, wo sich mein Leben weiter entfaltete mit Jobs als Journalistin und Shiatsu-Therapeutin und dem Ziel, meiner kreativen Berufung zu folgen als Sängerin, Stimm- und Performance-Künstlerin.

Saadet Türköz: Sängerin, Performerin und Stimmcoach Foto: Hatice Kübra Türköz

Was bedeutet Unterwegssein für Sie?

Reisen vermittelt mir das Gefühl einer Häutung, als ob ich neugeboren wäre und alles von Anfang beginnen könnte. – Reisen hat auch etwas Absurdes und Ausserirdisches, was Achtsamkeit fordert.

Wo fühlen Sie sich daheim?

In meinen eigenen vier Wänden in Zürich. Wobei ich mich, wenn die Gegebenheiten stimmen würden, auch auf der ganzen Welt zu Hause fühlen könnte. Da die Erinnerungen an meine ersten Lebensjahre mit der Türkei verbunden sind, ich aber den grössten Teil meines Lebens in der Schweiz verbracht haben, fühle ich mich beiden Ländern emotional zugehörig. Und ich spüre eine verborgene, tiefe Verwurzelung in der Heimat meiner Eltern, Ostturkestan, das von China besetzt und unterdrückt ist. Bedauerlicherweise darf man nicht mehr dorthin reisen. Menschenrechte werden mit Füssen getreten, meine Landsleute werden in Arbeitslager gesteckt, erleiden Gehirnwäsche, die Frauen werden zwangssterilisiert, die Kinder ihren Eltern weggenommen, um ihre Identität auszulöschen. Von tiefstem Herzen wünsche ich mir, dass die Verbrechen Chinas gegen Uiguren, Kasachen und Kirgisen endlich aufhören. Die Situation tut mir weh und ich spüre starkes Heimweh!

Wie hat Ihr Weg Ihre Musik beeinflusst?

Die Begegnungen gaben mir immer neue Impulse. Die Menschen haben überall ähnliche Bedürfnisse, nur der Ausdruck ändert sich. Ich habe oft über die Schönheiten der Länder gestaunt, und es stimmte mich traurig, wenn ich Armut und Lebensschicksale der Menschen sah. Manche Orte haben mit ihrer Einsamkeit und Verlassenheit mein Herz geöffnet. Diese Erfahrungen fliessen in meine Klänge und Lautmalereien. Die Musik ist eine universale Sprache. Sie ist ganz real, eröffnet mir aber einen Weg in die Imagination, wo ich viele Facetten des menschlichen Daseinsgefühls durch meine Stimme ausdrücken kann.

Wohin soll es noch gehen?

Ich wünsche mir nichts anderes, als ein einfaches Leben, Reduktion der Vielfalt. Mir würde genügen, zu Fuss von meinem Quartier ins nächste zu gehen. Oder wie meine Eltern damals mit einem kasachischen Nomadenzelt von Ort zu Ort zu wechseln, je nach Jahreszeit. – Ach ja, ich würde doch gerne einmal auf den Mond reisen, würde dort vielleicht ein Lied kreieren, in dem die unendliche Leere uns Ruhe gibt und nichts mehr wichtig ist.

Erzählen Sie uns bitte ein besonderes Reiseerlebnis.

Ich nahm vor zwanzig Jahren an einem grossen Musikfestival in der kasachischen Stadt Turkestan teil. Alle Gäste reisten aus der Grossstadt Almaty dorthin, die Reise dauerte sechzehn Stunden. Ein Musikduo aus Kirgistan nahm auch teil, die beiden waren wohl gegen achtzig. Sie gewannen ein Preisgeld. Aber anscheinend wollte der eine Musiker nicht mit seinem Duopartner teilen. Der andere wurde so wütend, dass er provokativ seinen Stuhlgang vor den Augen des anderen auf den Boden machte und sagte: «Das ist meine Antwort!» Am anderen Tag hatten sie das Geschehen vergessen und spielten wieder gemeinsam ihre Saiteninstrumente und sangen ihre Lieder. Ich dachte mir: «Die Weisheit liegt beim Teilen – und beim Vergessen der Unannehmlichkeiten.»

Sylvie Amadio : Porrentruy – Istanbul

Quels ont été durant votre vie vos principaux voyages et changements de lieu ?

J'ai voyagé à travers presque toute l'Europe et au Québec. Ayant une grande partie de ma famille à côté de Venise, je passais durant mon enfance au minimum un mois en Italie par année. Mes changements de lieu : Je suis née à Porrentruy. J'ai grandi à Courgenay. Je suis partie après mon gymnase à Sion pendant quelques années puis quelques années à Moudon et depuis presque 15 ans à Lausanne.

Que signifie pour vous le fait de voyager ?

En tant que musicienne, nous sommes beaucoup sur la route, c'est cela qui fait la richesse de ce métier. Pour moi, voyager, que ce soit pour la musique ou pour les loisirs, c'est aller à la rencontre de personnes, partager des expériences, échanger. J'adore bouger, j'adore faire de nouvelles rencontres, j'adore l'inconnu, la nouveauté. Avoir la chance de pouvoir voyager me permet d'apprendre les us et coutumes d'autres personnes, d'apprendre à dialoguer, parfois juste avoir un regard ou un sourire car nous ne parlons pas la même langue.

Où vous sentez-vous chez vous ?

Dans mon enfance, je me sentais jurassienne, mais étant binationale et mon père étant très impliqué dans la communauté italienne, je me sentais aussi un peu italienne. J'allais voir ma famille, en tout cas l'été, parfois à Noël et au printemps. C'était à chaque fois un long voyage en voiture avec mes parents et mon petit frère. J'ai le souvenir de la musique, mes parents mettaient en boucle des cassettes. Au retour, j'avais toujours un sentiment de tristesse de quitter l'Italie et un sentiment de joie du fait de retrouver mes amis, mon école, ma chambre.

Comment vos voyages ont-ils influencé votre musique ?

A la sortie de mon gymnase, je suis partie seule un mois en Roumanie chez une fille avec qui je correspondais depuis plus de dix ans, mais que je n'avais

Sylvie Amadio : accordéoniste et programmatrice musicale à la RTS Photo : DR

jamais vue… J'ai écouté beaucoup de musique tsigane là-bas, j'ai découvert cet univers et depuis j'en ai toujours joué.

Où pensez-vous encore voyager ?

Je déteste l'avion, mais j'aimerais quand même peut-être un jour aller en Argentine, évidemment pour le tango et découvrir le pays d'Astor Piazzolla.

Pouvez-vous nous parler d'une expérience de voyage particulière ?

J'ai trois voyages d'un mois qui m'ont marquée. J'ai fait une fois il y a une vingtaine d'années un voyage d'un mois en train à travers l'Europe de l'Est jusqu'à Istanbul, puis retour par la Grèce et l'Italie.

J'ai fait deux autres voyages dans les dix dernières années, également à chaque fois un mois. Je suis partie avec une amie violoniste pour jouer dans la rue. Nous avions pris les deux un vieil instrument et nous avions prévu les endroits où dormir. Entre les deux voyages, nous avons fait Hambourg, Copenhague, Stockholm, Malmö, Berlin, Varsovie, Tallinn, Vilnius, Riga, Saint-Pétersbourg, Vienne, etc.

C'était fantastique. Parfois nous avons été accueillies les bras ouverts pour jouer dans la rue, parfois nous nous sommes fait chasser et dans certains pays, on a senti que ce n'était mieux de ne pas jouer dans la rue comme cela, à la fraîche.

Sylvie Bourban : Lausanne – la mer Rouge

Quels ont été durant votre vie vos principaux voyages et changements de lieu ?

Je suis partie étudier la musique à Boston, de 2006 à 2009. C'était un gros cap de chercher un appartement dans un autre pays, et de, à 24 ans, me réorienter professionnellement dans une autre langue et une autre culture.

Depuis mon retour en Suisse en 2009, j'ai aussi eu la chance de faire des concerts à Buenos Aires, en Inde, aux États-Unis, en Afrique, en Palestine, en Israël et dans différents pays d'Europe.

Que signifie pour vous le fait d'être sur la route ? Comment vous sentez-vous dans ces moments ?

Dans les moments de voyage, je ressens beaucoup d'ouverture à la créativité. Je me sens très stimulée par les changements de climats, d'odeurs, de culture… Mes sens sont en éveils, et cela favorise grandement ma créativité qui s'anime, surtout pendant les trajets. Rêvasser tout en me laissant séduire par les odeurs et couleurs sied à merveille à mon inspiration ! Je me balade avec un petit carnet ou mon téléphone sur lequel j'enregistre également beaucoup d'idées sonores.

J'apprécie, grâce aux voyages, de percevoir des manières différentes de la mienne de faire de la musique. Les mentalités sont très différentes, selon les endroits, et de pouvoir en faire l'expérience me permet un recul très salutaire et enrichissant.

Où vous sentez-vous chez vous ?

Je me sens chez moi là où je fais mon nid, où je peux rassembler quelques petites affaires et m'installer au calme si j'en ressens le besoin. Parfois c'est chez moi pour quelques heures, quelques jours, quelques semaines ou quelques mois. Je suis plus sensible à la distinction de « là d'où je viens » et un peu moins à celle de « là où j'habite ». Tant que je suis connectée à moi-même et que je me sens en sécurité dans un endroit, je peux me sentir chez moi n'importe où.

Comment vos voyages ont-ils influencé votre musique ?

De manière exceptionnelle, par les rencontres et les collaborations que j'ai pu faire. J'ai aussi particulièrement apprécié de pouvoir chanter dans plusieurs langues. Par exemple, de pouvoir faire résonner le patois de Nendaz ou d'Evolène en Inde et de voir que l'émotion de la musique se transmet tout aussi bien à qui sait se brancher sur l'écoute des émotions sans se limiter uniquement à la compréhension des mots.

Où pensez-vous encore voyager ?

Avec la situation Covid actuelle, j'ai beaucoup de peine à me projeter dans un voyage. De plus, j'ai à chaque fois répondu « présente » à des invitations et je n'ai, moi-même, jamais organisé de tournée ou de concert. Alors, je me réjouis et j'espère être à nouveau invitée bientôt, Inch'Allah !

Photo : F. Chotard

Sylvie Bourban : chanteuse de jazz

Pouvez-vous nous parler d'une expérience de voyage particulière ?

Mon dernier voyage était sur un voilier, en mer Rouge. C'était un voyage Sea-Dolphin, en compagnie de Fred Chotard et Laurence Chanex. Le thème concernait le péricarde (muscle qui entoure le cœur), l'apnée et la rencontre avec les dauphins. J'ai vraiment beaucoup apprécié l'apnée et j'y ai trouvé beaucoup de parallèles avec ce que j'expérimente en respiration en tant que chanteuse et prof de chant. Y ajouter l'expérience de trouver le calme à l'intérieur de soi (au milieu de la mer : un challenge pour moi !) et de dialoguer avec son corps afin qu'il ne soit pas alarmé par le changement d'habitude respiratoire a été une révélation !

De pouvoir, sous l'eau, expérimenter l'apnée et rencontrer les merveilleux dauphins a été une expérience magique, et la générosité et l'expertise de mes accompagnants était un cadeau ! J'ai aussi enregistré des sons de dauphins qui viendront peut-être enrichir mes idées sonores.

Je vous conseille chaleureusement cette expérience immersive avec les talents de Fred Chotard. Son approche en conscience est respectueuse et inspirante… quelle belle éthique ! Et puisque vous me demandez d'ajouter une photo à mes réponses, j'en profite pour vous partager une photo volée sur le voilier, avec une belle marque de masque autour des yeux pour mieux me souvenir de mes immersions !

Vincent Zanetti : Monthey – la Casamance

Quels ont été durant votre vie vos principaux voyages et changements de lieu ?

A coup sûr, les voyages qui m'ont le plus marqué sont ceux qui m'ont conduit en Afrique de l'Ouest à partir du milieu des années 80, seul ou avec ma compagne, la danseuse Anne-France Brunet. Notre premier séjour à Bobo-Dioulasso, au Burkina Faso, a agi sur moi comme un révélateur. L'année suivante, j'ai passé deux mois d'apprentissage à Bouaké, en Côte d'Ivoire, auprès du maître percussionniste malien Soungalo Coulibaly, qui allait s'imposer dans les années suivantes comme un des plus grands joueurs de djembé de son temps. Plus encore que le précédent, ce voyage-là a eu une dimension clairement initiatique et a définitivement changé le cours de ma vie.

Puis il y a eu Bamako, Dakar, la Casamance et, à partir de 2005, la partie malienne du Mandé, où Anne-France et moi nous sommes énormément investis dans la création d'un centre culturel, dans la ville de Siby, puis dans l'organisation de concerts villageois.

Que signifie pour vous le fait de voyager, d'être sur la route ? Comment vous sentez-vous dans ces moments ? Les voyages ont-ils aussi pour vous une signification symbolique ?

Voyager, au vrai sens du mot, ça implique de sortir au moins un peu de sa zone de confort, de rompre avec certaines habitudes et d'accepter de voir le monde à partir d'un autre point de vue. En ce qui me concerne, ça a toujours été une façon essentielle de brasser les cartes pour relancer le jeu de ma vie, de

me construire au contact de l'autre et, par là même, de permettre à mes identités multiples de s'épanouir. Identités professionnelles, bien sûr, tantôt musicien, instrumentiste, arrangeur ou compositeur, tantôt chercheur, ethnomusicologue ou journaliste ; mais aussi, plus profondément, des parts d'humanité qui ne se seraient sans doute pas révélées sans le voyage.

J'ai ainsi découvert en moi, avec les années, une part clairement bambara et animiste qui n'avait a priori pas grand-chose à voir avec mon héritage familial. Elle s'est d'abord révélée à travers mon apprentissage de percussionniste mandingue, puis à travers d'autres expériences existentielles privilégiées, plus proches de la nature et de certaines formes de cultures traditionnelles.

Pour être vécues pleinement, ces expériences exigent évidemment une forme de souplesse. Il faut accepter de remettre en question les notions de confort et, parfois, de prendre quelques risques. Mais surtout, il faut être ouvert et disponible aux rencontres, parce qu'elles peuvent parfois changer durablement les axes d'une vie. Pour cela, il faut être prêt à découvrir et à accepter l'essence des choses au-delà de leurs apparences.

Pour ma part, j'aime ces sensations de découverte et de partages. Elles renouvellent mon plaisir de vivre et contribuent à donner du sens à mon existence.

Quant à la dimension symbolique du voyage, elle me paraît évidente. Dès le moment où il accepte que d'autres réalités existent et que dans des contextes différents, d'autres manières de vivre peuvent influencer la sienne, le voyageur doit s'attendre à se retrouver aussi transformé que l'ont été Ulysse ou Jason lorsqu'ils bousculaient les frontières et l'équilibre même du monde connu. Quand on rentre d'un long voyage ou d'un séjour en immersion dans une autre culture, on peut se retrouver un peu étranger chez soi. Si on l'accepte et qu'on l'assume, ça peut alimenter ce que j'appelle les identités multiples et devenir une source d'équilibre. Mais si, au contraire, on y résiste et on y réagit avec brutalité, ça peut créer un malaise profond et durable.

Où vous sentez-vous chez vous ?

Il y a plusieurs façons de se sentir chez soi, comme il y a plusieurs manières de voyager. En ce qui me concerne, j'aime les endroits propices à ce qu'on pourrait appeler les voyages immobiles. Il s'agit le plus souvent de sites où la nature est particulièrement forte et inspirante. J'en connais plusieurs en Valais, mais aussi dans d'autres régions du monde qui me sont chères, au Mali, en Bretagne… Dans ces endroits-là, mon esprit peut s'envoler et voyager en même temps dans l'espace et dans le temps. J'y éprouve la sensation d'entendre les *djinns* me souffler de nouvelles mélodies.

Là où j'habite, à Monthey, j'ai la chance d'avoir à la fois un local de musique rempli d'instruments exotiques et un jardin en étages exposés plein sud, avec une vue magnifique sur les sommets du Chablais, le Grand Muveran, le massif des Diablerets, la Dent de Morcles… Ce sont mes pistes de décollage, j'en ai absolument besoin pour pouvoir me sentir chez moi, à la fois enraciné et ouvert au monde.

Vincent Zanetti : percussionniste et homme de radio, ici en duo avec Samba Diabaté

Photo : Suzy_Mazzanis

Comment vos voyages ont-ils influencé votre musique ?

Mes séjours prolongés d'apprentissage en Afrique m'ont permis de développer une relation très corporelle et essentiellement orale à la musique. Mais bien avant ça, dès mes premières notes sur une guitare, au début de mon adolescence, il s'était déjà avéré que j'avais plus de dispositions (c'est un euphémisme) pour les approches de traditions orales que pour l'étude du solfège.

Dans les rares contextes où je devais les utiliser (au sein du chœur du Collège, puis de l'Ensemble Vocal de St-Maurice, notamment), les partitions me servaient essentiellement d'aide-mémoire et ne m'étaient utiles que dans la mesure où j'avais déjà appris par cœur les parties que j'étais censé chanter.

Mes voyages et mes séjours africains m'ont enseigné à ressentir la musique avec mon corps, dans une relation constante à la danse. Par la suite, tous mes autres voyages en Europe, en Orient ou dans le Maghreb n'ont fait que confirmer ma passion pour les traditions musicales de l'oralité. De l'Irlande à Bali et du Maroc à la Scandinavie, j'ai toujours cherché comment ces musiques-là se vivaient en même temps en symbiose avec leur environnement naturel et avec autant de relations culturelles spécifiques au corps, dansé ou non.

Je suis par ailleurs très sensible à la dimension potentiellement spirituelle (mais pas forcément religieuse) que peut développer la musique.

Cette double quête, à la fois sensuelle et spirituelle, acquise au cours de mes voyages réels ou immobiles, influence évidemment directement ma manière d'interpréter, d'arranger et de composer de la musique.

Où pensez-vous encore voyager ?

La pandémie de Covid-19 et le développement de certaines politiques sanitaires, avec leur logique compréhensible, mais aussi, trop souvent, leur lot d'incohérences, ont évidemment rendu les voyages plus complexes à organiser. Et j'avoue que j'ai de la peine à me lancer dans un voyage dont on me restreint déjà au départ une partie du potentiel de rencontres.

Mais dans l'absolu, indépendamment des destinations liées à des intérêts strictement professionnels – une série de concerts ou une recherche bien spécifique – j'essaie toujours de privilégier soit les lieux de patrimoine, soit les sites naturels forts. Les premiers me font voyager dans le temps et nourrissent ma culture, les autres m'inspirent directement et j'ai le sentiment qu'ils alimentent ma propre nature.

Mais il m'arrive bien souvent, au détour d'un sentier alpestre du Val d'Anniviers, du Val d'Hérens ou du Chablais, de me sentir tout à coup aspiré ailleurs, très loin, au cœur des Andes ou de l'Himalaya. De la même manière, lorsqu'enfant, je longeais le Rhône à vélo, je me voyais déjà au bord de quelque fleuve africain. Les destinations possibles sont nombreuses, mais d'une manière générale, je privilégierai toujours celles qui me permettent d'échapper aux pollutions humaines – ou en tout cas qui m'en donneront l'illusion.

Pouvez-vous nous parler d'une expérience de voyage particulière ?

La Casamance, en avril 1997… Anne-France Brunet et moi-même avions décidé de vivre et d'enregistrer sur le terrain et dans leur véritable contexte traditionnel les musiques des *Joola* et des *Maninka* du sud du Sénégal : fêtes pour l'initiation des jeunes hommes, chants de lutteurs, épopées des chasseurs, danses des *kanyaleng*, les femmes qui n'avaient pas pu avoir d'enfants…

Dans un village *joola*, au cœur de la forêt du Fogny, les fêtes de l'initiation avaient rassemblé tellement de monde que la plupart des invités dormaient par terre dans les cours des concessions. Soucieux de notre confort, nos hôtes nous ont alors hébergés dans un des greniers communautaires du village, à la lisière du bois sacré, dont l'accès était évidemment interdit aux non-initiés. Toute la nuit, nous avons entendu chanter et crier les initiés.

Sur le seuil de la case, le forgeron du village s'était couché à même le sol, afin de veiller sur notre sommeil et, surtout, de pouvoir intervenir si, d'aventure, nous avions dû sortir de la case pendant la nuit et rencontrer accidentellement un masque sacré et potentiellement dangereux pour nous.

A l'époque, la Casamance était encore secouée par des attentats menés par des groupes séparatistes. S'il nous était arrivé quelque chose dans la forêt, personne n'en aurait sans doute rien su. A la place de ça, l'hospitalité des villageois et la force de leurs chants et de leurs danses ont tellement chargé nos batteries qu'aujourd'hui encore, plus de 24 ans plus tard, cette expérience nourrit encore ma musique.

Werner Fischer: Glarus – China

Schildern Sie uns bitte Ihren Lebensweg, insbesondere die Ortswechsel.

Aufgewachsen am Fuss der Glarner Alpen, von den Beatles und Bob Dylan musikalisch sozialisiert und von den Gitarrenklängen Santanas und McLaughlins elektrisiert, lockte mich die Ferne schon früh: Als Sechzehnjähriger reiste ich zusammen mit meiner Schwester sechs Wochen per Greyhound quer durch die USA. Zwei Jahre später lebte ich als Austauschschüler ein Jahr in Minnesota, wo Dylan seine Jugend verbracht hatte. An der dortigen High School war die Musik fest im Curriculum verankert, und ich durfte als Gitarrist der High School Jazz Band meine ersten Erfahrungen mit dieser grossartigen Musik machen.

Unmittelbar nach der Matura lebte ich während zwei Jahren in Lissabon. Dort verbrachte ich meine Tage am liebsten im Hot Club de Jazz. Zurückgekehrt in die Schweiz, studierte ich an der Universität Zürich Geschichte und Englisch und besuchte nebenbei die Swiss Jazz School in Bern. In den Neunzigern tourte ich zusammen mit dem späteren Züri-West-Gitarristen Tom Etter und der Folk-Pop-Gruppe Starfish durch Nord- und Osteuropa und die Schweiz. Anfänglich machten wir Strassenmusik, später kamen Bühnen- und Festivalauftritte dazu.

Die Suche nach neuen Herausforderungen war die treibende Kraft, die mich vor gut zwanzig Jahren nach Boston brachte. Am Berklee College of Music konnte ich mich eine Zeit lang vollends dem Jazz widmen und erlangte schliesslich ein Musikdiplom. Nach vier Jahren an der amerikanischen Ostküste kehrte ich zurück in die Schweiz. Ich liess mich in Glarus, später in Luzern nieder und zog schliesslich wieder fort, diesmal in die Weiten Chinas. In der Grossstadt Peking, deren Anonymität mich faszinierte, fand ich meine temporäre Heimat. Ab 2010 war ich Mitglied der Big John Blues Band, der Hausband des legendären CD Blues Cafés, und als Dozent an der Beijing Midi School of Music tätig. Bis 2017 folgten Tourneen und Konzerte mit chinesischen und internationalen Musikern, die ich bei ihren Auftritten in Shanghai oder Peking und bis in die Steppen der Inneren Mongolei oder die Wüste in Ningxia begleiten durfte. Ein unvergessliches Highlight war im Juni 2013 die von Lang Lang mitorganisierte Grammy All Stars Night in Chengdus ausverkauftem Olympiastadion.

Mit Fünfundfünfzig fand ich es an der Zeit, meinen ökologischen Fussabdruck nicht noch weiter zu vergrössern und etwas kürzer zu treten. Seither konzentrierte ich mich beruflich hauptsächlich auf meine Unterrichtstätigkeit an der Musikschule der Stadt Luzern, getreu George Harrisons Song *The Inner Light*, dessen Text auf einem Vers aus dem *Tao-Te-King* basiert:

Without going out of my door
I can know all things of earth
Without looking out of my window
I could know the ways of heaven
The farther one travels
The less one knows
The less one really knows

Was bedeutet Unterwegssein für Sie? Wie fühlen Sie sich dabei?

Wegziehen, sich niederlassen, die Zelte wieder abbrechen und weiterziehen: ein Rhythmus, der in meinem Leben schon oft den Takt angegeben hat. «Highways and dancehalls – a good song takes you far», steht seit rund zwanzig Jahren als Motto auf meiner Homepage. Gerade in den vergangenen beiden Jahren wurde mir bewusst, wie bedeutsam das Unterwegssein für mich immer gewesen ist. Reisen haben mich stets beflügelt und inspiriert. Die meisten meiner eigenen Kompositionen sind unterwegs entstanden. Auf Reisen sind die Sinne geschärft: Jeder neue Geruch und Klang will wahrgenommen und gespeichert sein. Der Intellekt ist wacher. Das Nomadentum lässt grüssen. Auf Reisen fühle ich mich auch meinem Vater näher, der in seinem Leben über 160 Länder bereiste.

Wo fühlen Sie sich daheim?

Fast überall und nirgends. Es fiel mir immer leicht, mich an einem neuen Ort einzuleben und wohlzufühlen. In Boston wurde mir der klassizistische Lesesaal der Public Library zum Ort, wo ich mich daheim fühlte und beim Schein der grünen Lampenschirme ein historisches Buch über den Jazz in meiner Herkunftsregion schrieb. Aus der Distanz schreiben sich Rekonstruktionen leichter. In Peking war es eine müde Lounge Bar im Sanlitunquartier, in der ich allnachmittäglich meine Gedanken und Eindrücke in den Laptop tippte.

Für mich spielte es nie eine grosse Rolle, wo ich meine Musik spielte. Ob im Riesenstadion in Chengdu, auf dem Marktplatz in Krakau oder mit Schülerinnen und Schülern auf der Treibhausbühne in Luzern: Musik zu erfahren, in der Gruppe zu spielen – es ist das Erlebnis, das zählt. Harmonisch ausgedrückt ist es für mich vergleichbar mit einem von oben arpeggierten Bbmaj7#11-Akkord: ruhend, aber mit einem gewissen Schillern drin. That's home!

Werner Fischer: Gitarrist, Bandleader und Historiker Foto: zVg

Wie haben Ihre Reisen Ihre Musik beeinflusst?

Sehr stark. Meine eigene Musik bewegt sich auf dem weiten Feld irgendwo zwischen Folk, Pop und Jazz. Meine eigenen Kompositionen, die ich seit 2003 mit meiner international besetzten Jazzgruppe Travelogue auf mehreren Alben veröffentlichte, sind fast alle im Ausland oder auf Auslandreisen entstanden. Meine Muse braucht Musse und Inspiration, die ich an «fremden» Orten viel eher finde. Auch wurden viele meiner wichtigsten Musikerbekanntschaften auf Reisen geformt und gefestigt.

Wohin soll es noch gehen?

Ich denke, dass ich in den nächsten Jahren nicht mehr so weit reisen werde. Gerne würde ich aber in einem Wohnwagen gemächlich durch Südeuropa reisen. Heute hier, morgen dort. Mit anderen Nomaden zusammen Musik machen …

Sehr gerne würde ich auch einmal die Route 66, die ursprünglich von Chicago bis nach Santa Monica führte, auskundschaften respektive das, was von ihr übrig geblieben ist. Und später einen guten Freund in Buenos Aires besuchen, der dort ein Musikrestaurant betreibt.

Ein besonderes Reiseerlebnis?

Im Sommer 2004 wurde unsere Band Travelogue anlässlich unserer ersten sechswöchigen Nordchinatournee von Daqing per Privatbus in ein Touristencenter nahe der russischen Grenze gefahren. Die Reise dauerte sieben Stunden. Dabei beeindruckte uns die Vielfalt der Landschaft und die Emsigkeit, mit der überall gearbeitet wurde, meist von Hand und bei Temperaturen bis 38 Grad. Ein Resort-Besitzer in Tie Li Shi hatte uns mit einem Beitrag an unsere Flugtickets unterstützt. Als Gegenleistung wollten wir für seine Gäste ein Konzert geben. Als wir am späteren Nachmittag eintrafen, befanden sich dort nur wenige Leute und wir nahmen an, dass wir nach den grossen Konzerten der vergangenen Wochen einen entspannten Gig vor einem kleinen privaten Publikum spielen würden. Wir stellten unsere kleine Anlage auf der Veranda auf und harrten der Dinge.

Nach und nach fuhren rund ein Dutzend vollbesetzter Cars vor, aus denen mindestens fünfhundert Gäste ausstiegen; alle in überschäumender Festlaune. Unsere ruhigeren Nummern packten wir gleich wieder ein. Der Anlass begann beim Eindunkeln mit einem Feuerwerk. Unser Konzert wurde von einer chinesischen Volksmusiksängerin umrahmt: Pentatonik in Sopranlage! Das Interesse an uns war riesig: Filmkameras liefen, Fotos wurden geknipst, alle wollten uns und unsere Instrumente anfassen, so dass uns der Veranstalter bald in ein ruhiges Nebengebäude rettete. Hier wurden wir bei ausgelassener, warmherziger Stimmung von unseren Gastgebern und einigen Dorfschönheiten kulinarisch verwöhnt. Offenbar hatten sie alle an diesem Abend zum ersten Mal live gespielten, modernen Jazz gehört!

Yvonne Troxler: Luzern – New York

Schildern Sie uns bitte Ihren Lebensweg, besonders die Ortswechsel.

Ich bin in Luzern aufgewachsen und erhielt dort meinen ersten Musikunterricht, nachdem ich mir das Klavierspiel davor selber beigebracht hatte. Danach kam ich zu Peter Elfer ans Konservatorium Basel. Das war mein erster einschneidender Ortswechsel. Ich fand auch gleich eine Anstellung als Klavierlehrerin im Kanton Aargau. Von da an reiste ich regelmässig einen Tag die Woche ins Aargauische und am Wochenende meist nach Luzern.

Später wurde ich in Karl Engels Meisterklasse in Bern aufgenommen, musste aber noch ein Semester warten, bis ein Platz frei wurde. Ich entschloss mich, die «freie» Zeit zu nutzen, um in die USA zu fahren. Karl Engel gab mir sogar noch den Namen eines Pianisten an, bei dem ich vielleicht ein paar Stunden nehmen könnte. Das war Leonard Hokanson. Er hatte zu dieser Zeit eine Professur an der Indiana University Bloomington. Telefonisch hatte er mir zwar gesagt, er habe keine Zeit, aber ich wollte das nicht wahrhaben und ging trotzdem hin. Er war ziemlich erstaunt, aber auch sehr freundlich, und ich durfte ihm dann gleich vorspielen. Daraufhin erhielt ich von ihm während fast einem Monat jeden Tag eine Unterrichtsstunde. Das war unglaublich. Meine letzte Etappe in den USA war New York, und ich verliebte mich sogleich in diese Stadt. Dahin werde ich wieder zurückkommen, sagte ich mir, aber nicht als Touristin, sondern zum Leben und Arbeiten.

Zurück in der Schweiz war das Studium bei Karl Engel eine grossartige Zeit. Ich habe von ihm unglaublich viel gelernt. Er war ein einzigartiger Musiker, inspiriert und lebendig, mit unendlich viel Liebe für die Musik. Er hatte so viel Spass und Freude am Musizieren, da wurde man einfach angesteckt.

Nachdem ich abgeschlossen hatte, besuchte ich ein Konzert mit der Camerata Academica Salzburg unter der Leitung von Sándor Végh. Ich war begeistert, wie er die Musik interpretierte, von dieser Beweglichkeit und diesem tiefen musikalischen Verständnis. Ich schaffte es, ihm vorzuspielen. Végh war ein beeindruckender Zuhörer, ich hatte noch nie so etwas erlebt. Er war einfach da, ganz offen, ohne Eile oder Ungeduld, und hörte ohne Vorbehalte zu. Er hatte wohl etwas gehört, das ihm gefiel und vermittelte mir eine Einladung an die Internationale Mozart-Akademie in Prag. Dort verbrachte ich eine intensive Zeit. Nach meiner Rückkehr nach Basel ging die Reise – nach New York, wo ich das Glass Farm Ensemble gründete, das auf Neue Musik spezialisiert ist, und ich nahm das Komponieren wieder auf. Daneben leite ich seit einigen Jahren eine Klavierklasse an der Wesleyan University.

Von allen Orten, wo ich gelebt habe, bin ich mittlerweile am längsten hier in New York.

Das Reisen ist ein fester Bestandteil meiner Existenz geworden, so verbringe ich immer wieder längere Perioden in Europa und sehr oft natürlich auch in der Schweiz. Es ist mittlerweile ganz normal für mich, dass sowohl meine musikalischen wie meine privaten Beziehungen auf verschiedenen Kontinenten stattfinden.

Was bedeutet Reisen für Sie? Wie fühlen Sie sich dabei?

Ich liebe es, unterwegs zu sein. Es gibt immer so viel Neues zu sehen, zu erfahren. Oft wird man herausgefordert und an seine Grenzen getrieben, da lernt man vieles über sich und andere. Reisen startet oft in meinem Kopf, in meinen Ideen. Als Musikerin bin ich immer am Suchen: neue Werke, neue Musiker, neue Orte, und das fängt häufig mit einer Ahnung oder einer Idee an. Einige davon werden eventuell Realität. Musik kennt keine Landesgrenzen und man ist andauernd in Kontakt mit Kollegeninnen und Kollegen aus der ganzen Welt. Das Schöne daran ist, dass sich daraus immer wieder neue Freundschaften ergeben und man beginnt, zusammen Pläne zu schmieden. Am Schluss reist man dann von hier nach da, um zusammen die Ideen Wirklichkeit werden zu lassen. Das ist wunderbar, ich geniesse das sehr.

Wo fühlen Sie sich daheim?

Daheim ist definitiv nicht mehr ein bestehender Ort. Früher, als ich jung war, war das klar der Ort, wo ich aufgewachsen bin, oder später der Ort, wo ich lebte. Heute ist es eher ein innerer Wert. Da wo ich mich wohlfühle, wo ich mich verbunden fühle mit anderen Menschen, wo ich Herausforderungen spüre, kurz – wo ich das Leben spüre.

Wie hat Ihr Weg Ihre Musik beeinflusst?

Als Komponistin werde ich sehr oft auf meinen Reisen inspiriert. Es hat vielleicht damit zu tun, dass ich nicht in meiner gewohnten Umgebung bin und meine Sinne viel offener sind. Ich nehme vieles sehr intensiv wahr, wenn ich unterwegs bin. Das ist sehr inspirierend. In neuen Umgebungen neue Werke am Klavier einzustudieren, ist immer sehr spannend. Es bereitet mir eine weitere, oft offenere Perspektive, als wenn ich mich konstant in meinem gewohnten Umfeld bewege. Aber natürlich gibt es Zeiten, wo ich meine gewohnte Routine absolut liebe und brauche.

Wohin soll es noch gehen?

Im Moment ist alles noch eher ungewiss durch den grossen Unterbruch, den wir seit März 2020 hatten. Aber ich spüre, dass ich wieder in den Startlöchern bin. Ganz sicher geht es bald wieder nach Spanien und in nächster Zeit vermehrt in die Niederlande nach Amsterdam, da haben sich seit Kurzem neue Welten aufgetan.

Erzählen Sie uns bitte ein besonders typisches Reiseerlebnis.

Bevor ich Konzertprogramme zusammenstelle, höre ich mir viel Musik an. So stiess ich auf den spanischen Komponisten Cesar Camarero. Etwas in seiner Musik sprach mich sehr an und ich programmierte eines seiner Werke. Wir fingen an, uns regelmässig per E-Mail auszutauschen. Auch im folgenden Jahr programmierte ich wieder eines seiner Werke. Dieses Mal hatte ich viele Interpretationsfragen und unser Kontakt intensivierte sich. Ich schickte ihm eine Live-Aufnahme unserer Aufführung. Er war begeistert und fand, dass wir mit dem Ensemble nach Spanien kommen müssten. Einige Jahre später wurde es plötzlich Realität. Wir wurden zu Konzerten in Madrid und Badajoz eingeladen und ich erhielt von dort einen Kompositionsauftrag für diese Konzerttour. Ich hatte mich an unserem ersten Abend mit Cesar Camarero verabredet, vor dem ich unglaublichen Respekt hatte. Er war immer so akribisch genau in seinen Erklärungen, und seine Kompositionen sind immer bis ins letzte Detail ausgearbeitet. Ich erwartete also einen Menschen, der eher strikt und vielleicht sogar ein bisschen steif war. Das war eine völlig falsche Annahme. Wir hatten vom ersten Moment an einen Draht zueinander. Wir redeten und redeten und liefen durch die Strassen Madrids, bis ich mal sagte, dass ich Hunger habe. Und Cesar bemerkte, dass er keine Ahnung mehr hatte, wo er war oder wo das Restaurant war, in das er ursprünglich wollte. Das war so gut und erfrischend, dass er also doch nicht so durchorganisiert war, einfach ein normaler Mensch.

Die beiden Konzerte waren ein unglaublicher Erfolg. Wir spielten vor vollem Saal mit Radio und TV anwesend. Das war schon ein beeindruckendes Erlebnis, wie eine kleine Idee zu so etwas Grossartigem führen kann. Mittlerweile bin ich fast konstant in Kontakt mit Cesar und seinen spanischen Kollegen und wir sind weiter am Pläneschmieden.

Das war eine Reise, die angefangen hatte, als wir noch gar nicht wussten, dass wir schon auf der Reise waren.

Yvonne Troxler: Pianistin und Komponistin Foto: zVg